

## II. LA MODESTIE.

Un cultivateur visitait ses champs pour s'assurer si la moisson serait bientôt mûre ; il était accompagné de sa fille Pauline, belle enfant de dix ans à dix ans et demi. " Encore quelques jours, s'écria le père, et tous ces blés sont bons à couper ; c'est alors qu'il faudra que tous les membres de la famille mettent la main à l'œuvre." Le père avait beau parler, sa fille ne l'écoutait pas, tout occupée qu'elle était à comparer les brins de blé les uns aux autres. " Voyez, mon père, lui dit-elle enfin, comme quelques tiges tiennent leur tête toute droite et toute fière ; ce sont apparemment les meilleures, celles qui se trouvent toutes remplies de grains ; et ces autres qui se baissent presque à terre, elles sont assurément à peu près stériles. Quelle que soit leur humilité, elle ne sera jamais au niveau de leur inutilité."

Le père, arrachant quelques tiges, les fit examiner à sa fille. " Vois, ma chère enfant, s'écria-t-il ; cet épi, toute fière qu'était son attitude, se trouve complètement vide ; cet autre, quelle qu'ait été son inclinaison, est rempli des grains les plus beaux et les plus lourds. Il en est ainsi dans le monde, ma chère enfant : ceux qui affectent les plus grands airs, les individus les plus bouffis d'orgueil et de vanité, tout superbes qu'ils paraissent, cachent souvent la plus complète nullité sous les dehors les plus brillants."

## III. COMBAT DES THERMOPYLES.

Au milieu de la nuit, les Grecs, Léonidas à leur tête, sortant du défilé, s'avancent à pas redoublés dans la plaine, renversent les postes avancés et pénètrent dans la tente de Xerxès qui avait déjà pris la fuite. Ils entrent dans les tentes voisines, se répandent dans le camp et se rassasient de carnage. La terreur qu'ils inspirent se reproduit à

chaque pas, à chaque instant, avec des circonstances plus effrayantes. Des bruits sourds, des cris affreux annoncent que les troupes d'Hydarnès sont détruites, que toute l'armée le sera bientôt par les forces réunies de la Grèce. Les plus courageux des Perses ne pouvant entendre la voix de leurs généraux, ne sachant où porter leurs pas, où diriger leur course, se jetaient dans la mêlée et périsaient par la main les uns des autres, lorsque les premiers rayons du soleil offrirent à leurs yeux le petit nombre des vainqueurs. Ils se forment aussitôt et attaquent les Grecs de toutes parts. Léonidas tombe sous une grêle de traits ; l'honneur d'enlever son corps engage un combat terrible entre ses compagnons et les troupes les plus aguerries de l'armée persane. Deux frères de Xerxès, quantité de Perses, plusieurs Spartiates y perdirent la vie. A la fin, les Grecs, quoique épuisés et affaiblis par leurs pertes, enlèvent leur général, repoussent quatre fois l'ennemi dans sa retraite, et après avoir gagné le défilé, franchissent le retranchement et vont se poster sur la petite colline qui est près d'Antella ; ils s'y défendirent encore quelque temps, et contre les troupes qui les suivaient, et contre celles qu'Hydarnès amenait de l'autre côté du détroit. (BARTHÉLEMY.)

## IV. UNE PETITE VILLE.

Nous rentrons l'hiver dans la ville, si c'est une ville toutefois qu'un rassemblement de *commérages*, une collection d'*ennuis* tout à la fois *divers et monotones*. La naissance, le mariage et la mort composaient toute l'histoire de notre société, et ces trois événements différaient là moins qu'ailleurs. Représentez-vous ce que c'était que d'être assises autour d'une table à thé, plusieurs heures par jour après dîner. La société était composée de sept femmes, *les plus graves* de la province ; deux d'entre elles étaient des demoiselles de cinquante ans, timides